

## “Une passion partagée”

Georges Labica et le *Dictionnaire (historique et) critique du marxisme*<sup>1</sup>

Wolfgang Fritz HAUG

“*Une passion partagée*”, sous ce titre Georges Labica m'avait surpris en 2001 avec des réflexions sur ce qui, à ses yeux, nous était commun en tant que « *facteurs de dictionnaires* », « *atteints du même mal, dictionnarite, lexicopathie, glossaromanie* » ; lui, le pionnier avec son *Dictionnaire critique du marxisme* (DCM, 1982), que j'ai, dans l'avant-propos de la traduction allemande (1983), salué comme le début d'une nouvelle époque dans l'histoire de la pensée marxiste; moi, son héritier, ayant assumé la tâche d'organiser - cette fois à l'échelle internationale - la mise au jour de la pensée sociale critique après l'échec de l'Union Soviétique, dans le capitalisme mondialisé, avec son mode de production transformé par l'ordinateur et ses crises et guerres au bord de la catastrophe écologique. Quel fardeau !

Mais permettez-moi d'abord de dire combien la perspective est émouvante pour moi de pouvoir enfin mettre pied dans ce pays, l'Algérie. Il suffit pour s'en rendre compte, de feuilleter le premier numéro régulier, en forme de cahier, de *Das Argument*, revue de philosophie et sciences sociales, que je dirige toujours, en commun avec Frigga Haug. Le numéro était consacré à la libération algérienne et à la critique de la répression française. L'Avant-propos, écrit par le grand théologien de la libération allemand, Helmut Gollwitzer, commence ainsi: « *Que pouvons-nous*

---

<sup>1</sup> Écrit pour le colloque >Philosophie et politique dans la pensée et l'action de Georges Labica<, Alger, 15-16 février 2010. L'auteur ne pouvait pas y participer à cause des conditions météorologiques extrêmes.

*faire ? Après la lecture de ce texte, c'est la seule question possible pour celui qui éprouve encore des sentiments humains et qui peut penser clairement.* » Ceci – quel hasard symbolique ! – a été écrit le 16 février de l'année 1960, il y a exactement 50 ans.

Son *Que faire?* exprimait tout à fait la façon dont le groupe avec lequel je faisais la revue, éprouvait les choses. A nos yeux, l'Allemagne était en train de s'impliquer dans ce crime colonialiste et impérialiste. Et voilà qu'apparaît un motif qui nous est toujours familier comme une vieille rengaine: le pétrole. Car, comme on peut le lire dans notre numéro d'il y a un demi- siècle, peu de temps auparavant, 40 officiers de l'Otan avaient visité les installations pétrolières françaises dans le Sahara, parmi lesquels le général allemand Alfred Speidel. L'exploitation du pétrole saharien était considérée comme «le Plan du siècle» qui rapporterait des milliards de Marks allemands de l'époque. Il y avait plus encore. Conjointement avec le mouvement contre l'armement nucléaire - le 12 novembre de l'année 1959, nous avions même adressé une lettre ouverte au Général De Gaulle contre les essais nucléaires de la France au Sahara.

Mais, ma relation avec le mouvement de libération algérien remonte encore plus loin, ne serait-ce que sous la forme d'un malentendu qui me faisait comprendre, au moins vaguement, que quelque chose allait mal. En effet, en 1955 à Paris, où je travaillais étant encore un jeune homme de 19 ans, le dernier des derniers dans une entreprise textile, il m'est arrivé plus d'une fois d'être interpellé par la police. Ainsi, par exemple, cette fois où j'étais assis sur la balustrade du pont Henri IV pour jouir du soleil et de la vue de cette ville qui me paraissait la ville par excellence. Bien sûr, les policiers m'ont laissé aller après avoir constaté ma nationalité. Ayant demandé pourquoi ils m'avaient interpellé, j'appris qu'à leurs yeux j'avais «une gueule d'arabe». Plus tard, en 1956, à Montpellier, où j'étudiais à l'Université des Étudiants étrangers et à l'École de Beaux Arts, j'ai été témoin, plus d'une fois, avec un mélange de peur et de honte, de la chasse aux Arabes à l'entrée du restaurant universitaire. Voilà qui créait un étrange lien avec cette inconnue qu'était pour moi l'Algérie.

Bref, la solidarité avec la lutte pour l'indépendance de l'Algérie a été mon premier engagement intellectuel et politique. Et les premiers amours sont toujours inoubliables.

\*

Entre Labica et moi, il existait, selon ses propres mots, «*une vieille amitié*». C'était probablement des souvenirs de ce type que nous échangions quand nous nous sommes rencontrés, Georges et moi, au bord de la mer à Cavtat, en Yougoslavie, à l'occasion des conférences internationales «Socialisme dans le monde». Plus tard, nous nous retrouvions dans le comité de rédaction de la revue du même nom. Et puis à Paris. Georges se souvenait d'un repas chez lui, avec Frigga et Nadya, «*où nous évoquions nos itinéraires réciproques vers la cause commune - l'engagement politique pour la transformation du monde existant - qui a pour nom "marxisme". Une fois de plus s'affirmait l'absence de frontières, non pas celles seulement qui séparent les nations, mais celles qu'abolit ledit engagement, qu'elles tiennent à la génération, à l'histoire, à la peau, à la philosophie, au roman familial ou au sexe. Même si l'on prenait quelque plaisir à s'étonner de cette convergence entre latinité (la mienne) et germanité (celle de Wolf).*» Je crois me souvenir que ce soir là nous mangions notre premier couscous, préparé à merveille par Nadya.

Quand nous nous sommes connus en Yougoslavie dans les années 70, nous avions de quoi parler et, tout de suite, de nous entendre. Les non-philosophes auront peut-être une difficulté à comprendre l'axe stratégique qui nous liait. Cet axe trouvait son point d'appui dans son livre de 1976, *Sur le statut marxiste de la philosophie*, avec lequel Labica avait fait irruption dans le monde de la philosophie marxiste. À contre-courant, autant par rapport au marxisme-léninisme officiel que par rapport aux lignes prédominantes du marxisme occidental, Labica ne faisait rien d'autre que prendre Marx au sérieux. Tandis que ces deux lignes avaient - bien que de façons opposées – transformé le marxisme en une philosophie qui s'appliquait ensuite à l'histoire, Labica avait compris que de la «philosophie» constituée en « forme idéologique », il fallait reconquérir la pensée. Et que la place que Staline

avait assigné à la philosophie dans l'architecture du marxisme-léninisme n'était autre que celle de la métaphysique d'Aristote. C'était une restauration idéologique derrière une façade «rouge». Ainsi, la rupture avec cette forme constituait un acte philosophique *sui generis*, selon la formule que Gramsci a dirigé contre Croce.

Moi, à la même époque et de façon indépendante, je m'étais plongé dans les mêmes débats. Il fallait libérer la pensée marxiste de la prison *idéologique-étatique*. Ainsi, la destitution marxiste de la philosophie était en vérité la restitution de la pensée philosophique marxienne. Voici un point de départ duquel l'idée d'un Dictionnaire Critique du Marxisme (DCM) devait surgir, même s'il fallait une volonté forte et un «entêtement» imperturbable pour réaliser cette idée et pour soumettre les concepts marxistes à l'interrogatoire archéologique.

Les interventions subséquentes de Labica dans la philosophie marxiste (*«Le marxisme-léninisme»* de 1984, *«Karl Marx: Les thèses sur Feuerbach»* de 1987, *«Le paradigme du Grand-Hornu. Essai sur l'idéologie»*, de la même année), s'érigent toutes sur les mêmes fondements.

La première trace dans mes écrits de l'alliance stratégique qui allait se former, trace que j'ai pu repérer en préparant ce récit, ne portent cependant pas le nom de Georges Labica mais de son collaborateur le plus proche, Gérard Bensussan. Elle se trouve dans une conférence que j'ai donnée à la première Université populaire de Berlin (occidentale) en 1980. Ici, je me réfère à sa critique de la conception *«d'une seule détermination des superstructures par la base, unilatérale, égale et mécaniste»*, les instruments d'analyse *«consistant d'une seule catégorie, le 'reflet'»* (Bensussan, 1976, p.134). Il s'agissait d'un article paru dans la revue *Dialectiques* de 1976, que, probablement, Georges m'avait donné. Évidemment, cet auteur luttait contre la même tendance économiste que nous, et avec les mêmes arguments.

En 1983, au congrès international «Rethinking Marx», que j'ai organisé, avec notre groupe de recherche, à la Freie Universität Berlin, à l'occasion du centenaire de la mort de Marx, Labica reprit la question du statut marxiste de la philosophie et la liait au DCM, dont la première édition avait paru un an auparavant. Il situait le

DCM historiquement, en tant qu'une «*entreprise qui d'ailleurs n'était guère possible beaucoup plus tôt*» (1983, AS 109, p. 31). Même si pour lui et son entourage le plus proche, les idées directrices s'étaient forgées plus tôt, comme on le verra, la conjoncture qui permit l'élaboration de cette oeuvre conjointe de plus de quatre vingt marxistes renommés, ne se présenta en France qu'après l'émergence de l'eurocommunisme, puis du diagnostic établi par Fernando Claudín, d'une crise profonde du mouvement communiste, suivi par le fameux congrès de Venise en 1977 au cours duquel Louis Althusser déclara le «marxisme en crise». La proclamation de la dictature militaire en Pologne (1981), contre un mouvement ouvrier allié à l'église catholique, ne mettait que le point sur le i de cette situation transitoire.

«*Ainsi*», se souvenait Labica, «*mes amis et moi nous mettions d'accord, en tant que première règle méthodologique, que nous appellerions tous ceux des marxistes, qui - d'une façon ou d'une autre - se réclamaient de Marx.*» Il s'agissait d'organiser «*de retour des bannis des manuels officieux - des gens comme Lukács, Trotski, Korsch et d'autres comme Pannekoek, pour nommer seulement quelques-uns. Ce climat de pensée qui, à mon avis, a ses origines dans les mouvements de 68, avait l'effet notable d'enlever le marxisme à ses protecteurs autoproposés et de le remettre dans le domaine public, et même forçant son chemin dans la sphère protégée de l'université. Un phénomène global de désacralisation, une nouvelle Réformation, ouvrant le chemin pour des lectures illimitées, rendues possibles, une fois de plus, grâce à la force des contradictions vives, interpellant la large postériorité de Marx.*» (p.32)

En Allemagne Fédérale, la situation était différente à plusieurs égards. D'abord, le pays était divisé. L'ennemi c'était la DDR (RDA) qui, pour un certain nombre de raisons, n'exerçait aucune attraction sur la grande majorité de la classe ouvrière. En conséquence, il n'y a jamais eu une hégémonie intellectuelle d'un parti communiste qui aurait pu entrer en crise. De plus et selon les propres mots de Labica, en Allemagne «*se rencontrait sur le marché, une foule de dictionnaires, qualifiés de marxistes, en provenance des officines de la DDR*». En vérité, la foule n'était pas si grande. Au fond, c'était une seule oeuvre de la RDA qui dominait le marché, le *Dictionnaire philosophique* de Buhr et Klaus, dont une édition occidentale chez Rowohlt, éditeur capitaliste,

était parvenue à une circulation énorme, des centaines de milliers d'exemplaires si je me rappelle bien. Pour l'Allemagne, cette oeuvre avait le monopole de la définition du marxisme. Elle le faisait de façon assez cléricale. L'entrée «marxisme» n'existe pas, il n'y avait que «marxisme-léninisme», fondé prétendument par Marx en tant qu'idéologie du «parti d'avant-garde de la classe ouvrière». C'était l'idéologie consacrée sous Staline, que Labica en 1984 avait si bien analysée dans son livre '*Le marxisme-léninisme*', livre que nous avions d'ailleurs aussitôt traduit en allemand. Ici, la réflexion critique de Labica portait sur ce qu'il avait proposé de nommer *la fonction philosophique-étatique* (*Le MLM*, 1984, 73).

En 1983, je passais quelques mois à Paris en tant que professeur invité. C'est alors que Labica m'a donné le DCM. J'ai compris immédiatement qu'il fallait le traduire en allemand. J'ai quitté Paris avec le contrat des PUF dans la poche. En Allemagne, j'ai formé un groupe de travail pour la traduction d'une oeuvre qui demandait, dans beaucoup de cas, une recherche philologique dans les écrits des classiques. Pour des raisons de travail aussi bien que de capital qu'il aurait fallu pour financer l'oeuvre dans sa totalité, nous l'avons publié en 8 petits volumes, dont le premier parut au cours de cette même année du centenaire de la mort de Marx.

Dans l'avant-propos, j'ai souligné la nouveauté du DCM et l'exigence qu'il posait: «*Qu'une relation historique envers les propres concepts et une relation critique envers la propre histoire deviennent une nécessité évidente.*» Fin du moyen âge du marxisme !

Les attaques officielles de la RDA et du DKP se précipitaient. On battait le sac pour toucher l'âne. Le sac, bien sûr, c'était moi. Mais Georges savait que les coups le visaient. Lui et Bensussan, Balibar et Robelin répondaient aux critiques dans *Das Argument*. Le DKP mobilisait ses intellectuels et publiait un gros volume de critiques contre moi et le groupe de *Das Argument*. En 2001, dans *Une passion partagée*, Labica rappelait «*les copieuses injures que nous valut l'entreprise d'un examen critique, immédiatement qualifiée de révisionnisme impérialiste*». Les injures n'ont fait qu'approfondir notre amitié ou, selon les mots de Labica, «*mieux, une sûre complicité*» (2001).

C'est la traduction du DCM qui a donné lieu à la naissance du *Historisch-kritisches Wörterbuch des Marxismus*, le *Dictionnaire historique et critique de marxisme* (DHCM). Avec plaisir, je réalisais que loin d'être une exception, c'était plutôt la règle dans le monde des grands dictionnaires. Le dictionnaire le plus célèbre du siècle des Lumières, *l'Encyclopédie* de Diderot, est né d'un projet de traduction; le *Dictionnaire historique de la philosophie* de Joachim Ritter doit son existence au projet de remanier le *Dictionnaire philosophique* de la Kant-Gesellschaft (Eisler).

D'abord nous n'envisagions qu'un ou deux petits volumes supplémentaires. Ils sont annoncés dans la préface du 1<sup>er</sup> volume de l'édition allemande du *Dictionnaire critique du marxisme* de 1983. L'idée était de compléter le DCM, qui était assez «gallocentrique», par des vues, expériences et concepts élaborés dans les différents courants marxistes ou de théorie critique allemands. Le résultat aurait été un dictionnaire franco-allemand. Heureusement l'histoire a pris une autre route. Ayant invité tous les courants de la gauche allemande, nous nous trouvions coincés entre l'anathème dogmatique du PC allemand et la frilosité de l'École de Francfort. Nous étions donc forcés d'internationaliser le projet. Dans une série de conférences sur tous les continents - sauf, hélas, l'Afrique-, nous avons consulté les intellectuels marxistes: quelles entrées ajouter? Quelles traditions ou expériences spécifiques prendre en compte? Quels auteurs approcher? Bientôt, on dépassa la forme du supplément, ne serait-ce que par l'envergure des suppléments qui dépassaient plusieurs fois celle de l'ouvrage traduit. Le nom de l'entreprise serait simplement *Le nouveau dictionnaire du marxisme*.

Mais l'histoire faisait un saut. Sous le nom de la Perestroïka, la direction du PC de l'URSS proclamait une révolution 'd'en haut' qui devait à la fois moderniser et démocratiser le pays, mais qui, au cours de cinq années dramatiques, aboutissait à l'effondrement des socialismes européens, en ouvrant le chemin à la mondialisation néolibérale du capitalisme. Pour un moment, l'histoire semblait retenir son souffle. Au niveau même des 'choses', une «coupure épistémologique» s'était produite, qui emmena le projet de dictionnaire dans une sphère complètement neuve. Une

configuration de champs de crises et de critiques était née, qui déterminait une problématique nouvelle. Tout d'un coup, des archives qui jusqu'à hier avaient été interdites au public étaient ouvertes. Le marxisme était devenu un chien abandonné. Hier encore, il était sous le contrôle jaloux de quelques centres idéologiques, qui rivalisaient l'un avec l'autre, tout en emprisonnant le marxisme dans la *fonction philosophique-étatique*, dont Labica avait parlé. Comme jadis la bibliothèque d'Alexandrie par des fanatiques chrétiens, ce qu'on pourrait nommer - sous le risque de malentendus -, «la Bibliothèque de Moscou» était menacée d'être saccagée, brûlée ou, variante moderne, ajoutée au tas d'ordures que l'histoire ne cesse de produire.

Après une interruption des travaux et une nouvelle phase de réflexion, la conception du *Dictionnaire historique et critique du marxisme* était née. Et à partir de 1994, onze ans après la fondation du projet, les volumes du DHCM commencèrent à paraître à un rythme d'environ deux ans par volume.

Le titre reprend celui qui, en 1697, avait annoncé le siècle dit des Lumières, d'abord en France, mais peu de temps après, par des traductions, irradiait dans le monde entier. C'était le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle, issu du projet d'une version améliorée du *Grand dictionnaire historique* du Jésuite Louis Moréri (1674), mais menant à un type tout à fait nouveau d'ouvrage de référence. «*J'avais dessin de composer un Dictionnaire de Fauts*», expliquait Bayle dans l'avant-propos. Mais puisqu'à la longue cela serait ennuyant, face à l'énorme masse d'«erreurs» et de «fautes», il a appliqué une «nouvelle économie» aux articles. En vérité, c'est une économie duale, un texte à deux vitesses. En haut de chaque page, et en typographie normale, se trouvent les narrations traditionnelles, car c'est cela que le mot grec *historía* signifiait; au pied, en petit caractères et en colonnes, s'exercent les travaux critiques dans le sens de l'examen des sources, leur comparaison avec d'autres témoignages. Je me rappelle une page de l'article sur Spinoza, où la partie historique consistait en deux lignes, pendant que la partie critique remplissait le

reste de cette page de grand format. L'histoire se trouve soumise au soupçon. Elle est l'empire des erreurs et des fautes.

Évidemment, cette économie textuelle ne peut pas être la nôtre. Notre problématique est différente. Nos églises et centres de censure, c'étaient les orthodoxies qui géraient comme idéologie ce qui était conçu comme science et philosophie de la praxis. Entre-temps, l'érudition bourgeoise avait perfectionné les méthodes historico-critiques. Après la phase révolutionnaire de la bourgeoisie ascendante - quand cette méthodologie encore nouvelle s'appliquait, comme déjà chez Spinoza, à la lecture des textes sacrés -, ces méthodes se sont retirées dans la sphère technique de l'édition de textes classiques. Pour nous, les enfants brûlés sortis du XXe siècle, histoire et critique assument une nouvelle signification substantielle. Il est vrai qu'il faut toujours soumettre les narrations et les idées reçues à l'examen critique. Mais l'histoire, pour nous, c'est la sphère du procès réel, résultant de l'interaction des pratiques humaines dans un biotope qui en même temps ce consomme irrémédiablement. Notre critique suit les pratiques passées et précède d'autres pratiques à venir. Le champ des savoirs critiques confère donc à la méthode historique et critique un double sens, aussi riche qu'inquiétant.

*«Le fait»,* réfléchit Labica à propos de son rôle dans l'élaboration du DCM, «*que j'ai forgé le design, la conception de cette oeuvre et dirigé son exécution ne signifie aucunement qu'elle soit entièrement transparente pour moi.»* (1983, AS 109, 31). En effet, il se montre très prudent lorsqu'il s'agit d'énoncer le sens historique de son oeuvre. Ce sens est inquiétant car il ne s'épuise nullement dans le travail - bien sûr indispensable - d'analyse d'une donnée historique. Car finalement, c'est de conflits de toutes sortes qu'il s'agit, et le travail historique et critique se trouve inévitablement appelé à prendre parti, et à franchir les frontières du politique, ne serait-ce que sur le mode potentiel.

Ainsi, l'histoire nous a offert ce que Georges, dans *Une passion partagée* (2001), nommait une «*gigantesque aventure*», c'est-à-dire la prise en charge des savoirs critiques au moment ambigu qui mariait une libération avec l'enterrement d'une

autre. C'était, selon les propos de Labica encore, «*l'opiniâtreté critique*», qui nous était commune et qui m'a décidé d'assumer cette tâche. Et, «*afin d'y apposer le sceau combien symbolique de la complicité de nos démarches*», Labica a accepté «*de rédiger le premier article, tout aussi symbolique et emblématique, puisqu'il s'agissait, au prix peut-être de quelque contrainte de vocabulaire, du concept marxiste de Abbau des Staates*», voire *abolition de l'État* (*ibid.*). Depuis, ce projet, unique dans le monde, ne cesse de porter le nom de Georges Labica et de Gérard Bensussan, son «*co-directeur [...] et excellent germaniste*» (*Une passion...*).

Dans notre dernière correspondance à propos d'une problématique théorico-politique - il s'agissait de l'entrée «Parti Communiste» du DHCM-, Labica avait décliné la proposition de l'écrire car, disait-il, «*On me demande, en particulier, de préparer une réédition de Das Kapital, que je n'ai pas encore commencée.*» (8.12.08). De plus, il disait être «*passablement éloigné de ce type de préoccupation et qu'un article, ou une contribution à un article "PC", me demanderait un travail considérable*» (20.12.08). Mais mon insistance parvint à lui arracher au moins «*les axes sur lesquels j'engagerai aujourd'hui ma réflexion*»: en général, il affirme «*la nécessité actuelle, confirmée et encore renforcée par la crise du néolibéralisme mondialisé, d'un parti communiste. Ceci pour trois raisons principales: - a) de rompre totalement avec toute forme de social-démocratie, ou «socialisme» acquis à la gestion capitaliste, - b) de revenir, sans aucun dogmatisme, à la défense de deux principes essentiels: le fil conducteur de la lutte de classe et la constitution d'un nouvel internationalisme, et - c) de ne pas reculer, en fonction du rapport de forces, devant le recours à la violence révolutionnaire.*» (*Ibid.*)

Au lieu de l'entrée «PC» pour le DHCM, il m'a envoyé «*La supérette*», un petit conte du genre *social fantasy* évoquant l'extorsion d'argent de capitalistes individuels pour financer une circulation de marchandises apparemment non-capitaliste, mais en réalité sous-capitaliste, parce que subventionnée par la proie de ces actes, plus «*Robin des Bois*» que marxistes. À juste titre, dans son article «*illégalité*» pour le DHCM, où il se réfère aux «*illégalismes populaires*», analysés par Hobsbawm et Foucault, il conclut qu'il «*s'avère extrêmement difficile de conférer à la notion d'illégalité un*

*autre statut que celui de sa mise en condition conjoncturelle» (2004). Et «le vieux Proudhon ne s'était-il pas déjà exclamé : «La propriété, c'est le vol ! » ?*

«Oui, Georges, aimerais-je lui répondre, mais le marxisme n'est-il pas né de la critique de Proudhon d'une part, et d'autre part de la critique développée par Marx et Engels à l'égard de l'illégalisme totalitaire à la Netchaïev et autres « jésuites de la révolution» (cf. MEGA, I.24, 252) ? «*Si la classe ouvrière conspire, dit Marx, elle le fait publiquement, comme le soleil conspire contre l'obscurité, dans la pleine conscience que hors de son domaine il n'y a pas de pouvoir légitime.*» (MEW, 16, 422). Ce n'est que l'illégalisme dominant qui peut forcer cette légitimité constituante à prendre le maquis. De même que pensée et pratique marxistes sont nées et renaissent toujours des luttes du peuple travailleur, des antagonismes et des crises, de l'étude théorique et pratique des questions d'organisation de la société humaine et de ses rapports avec la nature.

Ces questions n'ont toujours pas trouvé de réponse, et cette absence de réponse est ressentie de plus en plus clairement comme la question de la survie de l'humanité au bord du «vaisseau spatial Terre». D'où la fonction d'Arche de Noé de cette encyclopédie des savoirs critiques et, ne l'oublions pas, autocritiques des mouvements ouvriers et des autres mouvements émancipateurs et libérateurs ; oeuvre en cours, qui, dans les mots de Labica, pleins d'ironie amicale, «*trahit une ambition océanique, planétaire et mobilisant une armée internationale qui fonctionne en congrès.*

«*Dis-moi*», écrivait-il dans une de ses dernières lettres, «*pour quels articles tu souhaiterais des collaborations françaises. Je tâcherai de m'informer et de te trouver des rédacteurs.*» (15.6.2007). Deux mois avant sa mort, il a annoncé sa participation et celle de Nadya à la prochaine rencontre au «congrès» et «aux festivités prévues pour le demi-siècle de *Das Argument* » (8.12.08) à Berlin. Hélas, sa mort, le 12 février 2009, nous a privé de ses conseils et de cette amitié dont il disait qu'elle «*a résisté à la durée, qu'elle soit de trente ou de vingt ans*», et a perduré malgré les transformations inattendues, au cours desquelles beaucoup ont «*planté leurs cuillères dans la soupe des dominants, qui d'abord les avait fait vomir*», durée d'une amitié, «*par rapport à quoi pèsent*

bien peu les querelles de mises à jour et de mises au jour sur les ‘s’ des marxismes ou les alternatives à deviner...» (2001). «Et, plus que jamais, la haine du Système qui pourrit le monde.» (17.10.08). Le dernier mot était cependant celui de l'amour avec lequel il parlait de la naissance, trois jours auparavant, de son petit-fils Camille Huatian, «ciel de Chine»...

### Notes :

- Balibar, Etienne, - Zum Tode von Georges Labica, in: *Das Argument*, 280, vol. 51, 2009, 303-305
- Bensussan, Gérard, «Comment lire Marx...», in: *Dialectiques* 15/16, 1976
- Foucault, Michel, *Surveiller et punir*, Paris 1975
- Labica, Georges, *Sur le statut marxiste de la philosophie*, Bruxelles 1976
- Labica, Georges, “The Status of Marxist Philosophy” (1983), in: Sakari Hänninen, Leena Paldán (éd.), *Rethinking Marx*, Berlin (Argument AS 109) New York-Bagnolet (International General) 1984, 31-36
- Labica, Georges, *Le marxisme-léninisme (Éléments pour une critique)*, Paris: Huisman, 1984 (*Der Marxismus-Leninismus. Elemente einer Kritik*, Berlin/Occ.: Argument 1986)
- Labica, Georges, -Abbau des Staates- (Abolition de l'Etat), in: *Historisch-kritisches Wörterbuch des Marxismus*, éd. par Wolfgang Fritz Haug, vol. 1, Hamburg: Argument 1994, 1-6
- Labica, Georges, «Une passion partagée», in: Kniest, Christoph, Susanne Lettow, Teresa Orozco (éd.), *Eingreifendes Denken. Wolfgang Fritz Haug zum 65. Geburtstag*, Münster: Westfälisches Dampfboot, 2001, 18-24
- Labica, Georges, “Illegalität“ (Illégalité), in: *Historisch-kritisches Wörterbuch des Marxismus*, éd. par Wolfgang Fritz Haug, vol. 6/I, Hamburg: Argument 2004, 773-779
- Labica, Georges, “Brief an Etienne Balibar“ (2008), in: *Das Argument* 280, vol. 51, 2009, 306-307.

Né en 1936, W. Haug a enseigné la philosophie à la Freie Universitaet Berlin jusqu'en 2001. Il avait fondé, en 1959, la revue **Das Argument-** Zeitschrift f. Philosophie & Sozialwissenschaften, dont il est toujours le directeur. Il a publié quelques centaines d'articles et une vingtaine de livres, dont sa *Critique de l'esthétique de la marchandise* et ses études sur *Commodity Aethetics, Ideology, & Culture*, traduites dans une dizaine de langues, sont les plus connus; en français, est paru son *Cours d'introduction au Capital*; avec le "Deutsches Gramsci-Projekt", il a publié l'édition critique en langue allemande des *Cahiers de prison* d'Antonio Gramsci en 10 volumes.

Après avoir publié la version allemande du *Dictionnaire critique du Marxisme*, de Georges Labica et Gérard Bensussan, il a fondé le *Dictionnaire historique et critique du Marxisme*, nouvelle encyclopédie des savoirs critiques, avec la collaboration d'environ mille spécialistes du monde entier et dont ont été publiés, jusqu'à maintenant, 7 volumes (sur 15 prévus), entre 1994 et 2008.